

LA

# RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

### ABONNEMENTS

Un An. . . . . 10 fr.  
Six Mois. . . . . 5 »  
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE  
Etranger. . . . . Port en sus

### ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration  
Abonnements, Articles d'argent  
Doit être adressé à M. A. ALRICY  
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

### RÉDACTION

Adresser les communications  
A M. COSTE-LABAUME, Directeur  
Cours Lafayette, 5, Lyon  
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

### ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER  
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ  
Rue Comfort, n° 14  
LYON

### FRANC-PARLER

Il y a plusieurs morales à tirer de ce nouvel attentat dont l'empereur Guillaume vient d'être victime.

La première, c'est que la toute-puissance ne fait pas le bonheur ;

La seconde, c'est qu'il ne suffit pas de vivre sous une monarchie ou sous un empire pour mettre un frein aux passions subversives ;

La troisième, c'est que la gloire des armes, l'éclat des victoires et les conquêtes violentes sont de tristes moyens de moralisation pour un peuple.

Nous éprouvons une certaine commiseration, en effet, pour cet empereur couronné, ce chef de la plus grande puissance de l'Europe, qui ne peut pas même se promener dans sa capitale, au milieu de ses sujets, sans voir braquer contre sa poitrine le canon d'un revolver ou d'un fusil.

Deux tentatives d'assassinat à trois semaines d'intervalle ! Voilà un souverain de quarante millions d'hommes qui se trouve moins en sûreté au centre de son empire que le plus vulgaire bourgeois. Il lui devient impossible de sortir, de prendre l'air, de faire une promenade, sans se demander s'il ne trouvera pas la mort sur son passage, sans être assailli de quelque lugubre appréhension.

Et pourtant cette grande Allemagne n'est pas une République ; ses destinées politiques ne sont pas abandonnées aux mains des « radicaux » — son gouvernement est bien une monarchie, un gouvernement fort par excellence, appuyé sur quinze cent mille baïonnettes, sans compter les agents de police et les gendarmes.

D'où vient donc que les passions subversives y sont surexcitées au point d'armer le bras des assassins ?

D'où vient donc que les théories anarchiques, les doctrines perverses aient pu s'y développer avec une intensité inconnue, dans d'autres pays où le libéralisme n'est point caserné aussi durement ?

Car il n'y a pas à dire, la police et les tribunaux ne sont pas tendres en Allemagne pour les démocrates et les libéraux.

Comptez les condamnations prononcées, sur la poursuite des procureurs de M. de Bismark, comptez les mois de prison et les amendes, vous arriverez à un total formidable, qui pourrait faire rêver M. de Fourtou.

Et cependant le socialisme existe quand même, le radicalisme n'est pas mâté, l'hydre de l'anarchie n'est pas écrasée !

Il faut donc que les conservateurs résolu, que les réactionnaires échevelés en conviennent : ce n'est ni la monarchie, ni l'empire, ni les gouvernements armés jusqu'aux dents qui peuvent opposer une barrière efficace aux excès et aux crimes.

La preuve, c'est que l'empereur Guillaume est fusillé à cinquante pas de son palais, — alors qu'il a pu faire toute la campagne de France, visiter l'Alsace et la Lorraine sans courir le moindre danger.

La preuve encore c'est que, pendant les six mois de dictature de l'ordre moral, alors que tous les républicains étaient en butte aux violences, aux provocations et aux menaces d'une poignée de politiciens impopulaires et détestés, il ne s'est pas trouvé un « démagogue » ou un « communal » accessible à la pensée d'un forfait.

Ainsi, entre la France républicaine et l'Allemagne impériale, quel est le pays où un chef d'Etat peut vivre le plus en sûreté, le plus à l'abri des balles ou des chevrotines ?

Quelle est, par conséquent, la forme de gouvernement la plus tutélaire et la moins dangereuse ?

Le revolver du ferblantier Hœdel et le fusil Dreyse du docteur Nobilling sont là pour répondre.

Reste à expliquer l'origine de ce trouble mental, la cause de cette exaltation d'esprit dont la contagion se communique de l'ouvrier misérable aux représentants de la bourgeoisie instruite et riche même, car il est établi que le docteur Nobilling jouissait d'une certaine fortune, et que ni le dénûment, ni le désespoir ne l'ont poussé au crime.

Il faut bien le dire, depuis quelques années, la blonde et poétique Allemagne s'est transformée totalement. Abandonnant ses wergiss-mein-nicht, ses valse et ses légendes, elle a donné en plein dans le positivisme violent et rapace.

Elle a placé ses destinées nationales sous l'égide de ces deux maximes : « la force prime le droit. — Heureux ceux qui possèdent. » *Beati possedentes.*

Le premier de ces principes essentiellement « utilitaires », a valu aux armes prussiennes les triomphes militaires de M. de Moltke, l'écrasement des voisins moins forts ou moins bien préparés.

Le second a rapporté les annexions dont vous connaissez le chapelet et les milliards qui se sont engouffrés on ne sait trop où.

Et maintenant quelles leçons, quelles vertus voulez-vous qu'un peuple retire de ces exemples ?

Il a appris que le canon rayé est le suprême argument de la justice et du droit, il a appris que lorsqu'on n'a pas assez de milliards dans ses poches, il est possible de les exiger du voisin à la pointe du sabre.

Pensez-vous que ces enseignements soient de nature à former le cœur et l'esprit d'une

nation, à calmer ses excès, ses convoitises ou ses colères ?

Il est reconnu aujourd'hui que les triomphes militaires et financiers de l'Allemagne ont jeté tout le pays dans un délire particulier que l'on pourrait appeler le délire du canon et la fièvre du milliard.

Ce double enivrement a laissé croire au peuple Allemand qu'il devait être rassasié de richesses comme de gloire.

Le plus besogneux des prolétaires a fait des rêves d'or, a ouvert sa fenêtre comme les Juifs attendant le Messie, dans la persuasion que les doubles et les quadruples allaient pleuvoir dans sa mansarde.

Puis quand la désillusion est venue avec ses misères et ses famines, quand il a été constaté que de tant de victoires et de tant d'argent il restait quoi ? Un empereur couronné, des provinces conquises, des casernes plus nombreuses et des impôts plus lourds, les esprits se sont exaltés, les passions ont pris le galop, le crime est monté en croupe...

Et les maximes que la force prime le droit, que le suprême bonheur est de posséder, ont eu pour interprètes un revolver et un fusil chargés de plombs n° 4.

Nous ne nous excusons pas, bien entendu, — nous cherchons à expliquer.

Et tout en reconnaissant que le ferblantier Hœdel et le docteur Nobilling sont des scélérats, il est permis de se demander : sont-ils les seuls coupables ?

JACQUES BARBIER.

### CITATIONS UTILES

En vérité ils nous la baillent belle, messieurs les Jésuites affublés d'un faux nez conservateur.

A en croire ces petits saints, l'assassinat politique serait le produit direct des doctrines républicaines et l'un des enseignements préférés du radicalisme.

*Voix nombreuses.* Oui, oui !

*Cassagnac* — Mais en attendant que nous puissions meure ce beau projet à exécution, je vous demande la permission d'embrasser ce cher ami, au nom de la réunion tout entière.

*M. Chesnelong.* — Mais parfaitement.

*Cunéo.* — Allez-y !

*Cassagnac ouvrant les bras.* — Viens Robert !

*Robert Mitchell.* — Ah Bertrand

*Janvier de la Motte.* — Attendrisant, ma parole d'honneur !

*Ex ministre Paris.* — Et si nous l'embrassions tous ?

*Robert Mitchell.* — Avec cette figure, ah non ! Permettez, je demande à réfléchir.

*M. Paris vexé.* — Je ne voulais parler que d'un embrassement... moral.

*M. Lucien Brun.* — Je demande la parole.

*M. le président.* — Je prie les membres de la réunion de cesser tout colloque personnel et surtout d'éviter des propos à la fois exagérés et inutiles.

La parole est à M. Lucien Brun.

*M. Baudry d'Asson.* — L'observation de M. le président est elle-même exagérée et inutile. Nous devons tous avoir ici notre franc parler. Pour ma part, je tiens à faire constater mon droit, et je déclare que je ne suis pas du tendre, du mou, du joli-bois dont on fait des flûtes. (Rire général).

*M. Lucien Brun.* — Il est incontestable que nous courons à un abîme. Il nous faut, par tous les moyens que la loi et la religion mettent en notre pouvoir, parer à l'établissement définitif du détestable régime républicain. L'accueil favorable, fait par les nations des deux continents à l'Exposition universelle, inspire aux amis de l'ordre de sérieuses inquiétudes.

*M. Paul de Cassagnac.* — Retirez votre expression, et dites donc : « Le bazar de M. Krantz. »

### FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

### COMMISSION DE SUEILLANCE

CONSERVATRICE

A l'occasion de la prorogation des Chambres, réclamée par le gouvernement en vue de la période de calme nécessaire aux succès de l'Exposition et à l'apaisement des esprits, les meneurs des diverses groupes réactionnaires de Versailles ont tenu une réunion et ont délibéré sur les mesures à prendre pour maintenir à la fois le faisceau des forces conservatrices et veiller sur les abus de pouvoir du ministère révolutionnaire, dont MM. Dufaure et de Broglie sont les âmes damnées.

La réunion a eu lieu dans la salle des Réservoirs, célèbre naguère encore par de fréquents conciliabules, mais tombée depuis en désuétude.

Il était temps de lui refaire une réputation et de combattre l'empêtement malsain que les salles de la cité et du cirque Myers viennent de prendre dans les préoccupations de l'opinion publique.

Rarement ses murs avaient été témoins d'une telle affluence. Etaient présentes toutes les notabilités haineuses des institutions républicaines, dont les deux Chambres s'honorent. On ne remarquait que l'absence de M. Rouher, parti secrètement à Bielehurst pour réviser un discours que l'élève Filon prononcera sur l'origine des casques, dans une réunion de pompiers anglais, et celle de M. de Lorge, absorbé en ce moment par la composition d'une statue, qui sera chantée à Donremy, le jour de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc.

La séance, très-mouvementée, a été présidée par M. Jolibois. Nous regrettons de ne pouvoir donner

à nos lecteurs que des détails restreints, le microphone que notre correspondant a ait adapté au tuyau de gaz qui pénètre dans la salle des Réservoirs, n'ayant fonctionné que par intervalles. Le hasard nous a servi toutefois, en nous révélant les parues les plus importantes de la délibération :

*M. de Fourtou.* — On nous a accusés d'avoir fait à notre devoir. La majorité républicaine de la Chambre basse a pris soin, elle-même, d'établir que nous n'avons bien mérité du parti conservateur, en mettant au jour les procédés de haute préservation sociale que nous avons employés et que par esprit de modestie nous désirions laisser dans l'oubli : les destitutions, les emprisonnements préventifs, les garnisons provisoires, les franchises postales violées, les listes électorales faussées, les dépouillements de votes clandestins, etc., etc.

*M. Paul de Cassagnac.* — Vous n'avez été qu'une mazzette. J'ai le regret de vous le dire, mais j'ai le devoir de vous laisser la responsabilité de votre fiasco. Quand on a à sa disposition l'état de siège et 400,000 chassepots passifs, on est inexorable dans la défaite. Si vous aviez suivi mes conseils, nous ne serions pas réduits aujourd'hui à pa tauger dans le fumier de la République.

*M. Joseph Brunet.* — Je ne m'associe point à la forme de l'observation présentée par M. Paul de Cassagnac. Il y a cependant un vrai dans ce qu'il avance, et, quoique ex collègue sympathique de M. de Fourtou, j'avoue que, depuis que j'ai comme lui perdu mon portefeuille, j'ai souvent pensé à la riposte de Miron à Cicéron : *Si prius ita...* Si MM. de Fourtou et de Broglie, mes collègues et maîtres avaient eu plus d'énergie et moins de scrupules, nous ne serions point des vaincus.

*M. Robert Mitchell.* — Trêve aux inutilités et aux divagations contraires à l'objet de notre réunion. Nous ne sommes pas ici pour achever de disperser aux quatre vents les derniers lambeaux de l'union conservatrice.

*Baudry d'Asson.* — Nous sommes en famille, et c'est une occasion de laver notre linge sale.

*M. Robert Mitchell.* — Qui ose parler de linge sale ? Il n'y a que les républicains qui ne changent pas de chemise ; — l'union de tous les conservateurs, sans reproches stériles pour le passé, sans soupçons injurieux pour l'avenir est une nécessité qui s'impose à la clairvoyance de tous les honnêtes gens. A dire vrai, ce sont nos compétitions réciproques, mal déguisées, qui ont rendu infructueuse pour nous la grande, la noble tentative du 16 Mai. Ce sont nos récriminations et nos tiraillements qui donnent une apparence de durée au triomphe du parti républicain. Je propose de couper court à toute délibération et de procéder immédiatement à la nomination de la commission de surveillance, qui, pendant l'absence de Chambres, doit tenir en haleine le ministère révolutionnaire actuel et préparer au plus tôt sa chute. Lorsque la République législative, reçoit des princes, est appelée à des congrès, lorsqu'elle prostitute la gloire nationale dans des fêtes saturnalesques, il n'y a plus à débiter, il n'y a qu'une devise à suivre : « Tuons-la ! » (Tonnerre d'applaudissements.)

*M. Numa Baragnon.* — Ah ! vous reconnaissez enfin qu'il faut que la France marche !

*M. Cunéo d'Ornano.* — Vous convenez que j'avais raison, quand je demandais de ne faire de tous les électeurs républicains qu'une immense pâtée pour les chiens !

*M. de Belcastel.* — Les chiens n'en voudraient pas !

*M. Baudry d'Asson.* — On enverra la pâtée à Constantinople.

### Incident.

*Cassagnac.* — Messieurs, les belles paroles que vient de prononcer Robert Mitchell mériteraient une récompense nationale.

Ce ne sont pourtant pas les radicaux qui ont assassiné Henri III, ni Henri IV.

Jacques Clément, Jean Chatel et Ravailiac ne passaient point pour être imbus de principes démocratiques, et nous n'avons pas entendu dire que l'on chantât la *Marseillaise* pendant la boucherie épouvantable qui a Saint-Barthélemy pour patron.

Puisque ces bonnes âmes d'Escobar et de Loyola ont la mémoire si courte, qu'il nous soit permis de leur fourrer le nez dans leur marchandise.

Savez-vous comment le Révérend Père Marivaux appréciait l'attentat de Jacques Clément plus haut nommé ? (1).

Jacques Clément étudiait la théologie, lorsqu'instruit par des théologiens auxquels il s'était adressé qu'il est permis de tuer un tyran, il blessa profondément Henri III, dans le bas ventre, avec un couteau empoisonné.

Voilà qui est clair, Jacques Clément a appris dans la théologie de son collège qu'il est permis de tuer un tyran.

Ce n'est donc pas là une doctrine démocratique.

Et le P. Mariana continue « le massacre du roi lui fit une grande réputation ! »

Et plus loin :

Le genre humain serait trop heureux s'il rencontrait un grand nombre de ces courages mâles et vigoureux.

C'est une pensée salutaire à inspirer aux princes que de leur persuader que s'ils oppriment leurs peuples, ils vivent à cette condition qu'on peut non-seulement à bon droit les mettre à mort, mais qu'il y a de la gloire et de l'héroïsme à le faire.

Etes-vous fixé maintenant sur l'origine des doctrines meurtrières ? Cet excellent jésuite ne vous le mâche pas : « Il y a de la gloire et de l'héroïsme à mettre à mort les « princes ! »

Hœdel et Nobiling n'avaient pas besoin d'autres leçons que de celles-là, pour tirer sur l'empereur Guillaume.

Mais les enseignements du Père Mariana n'attendirent pas longtemps pour être mis en pratique.

En l'an de grâce 1595, en conformité d'un arrêt du parlement de Paris, il fut élevé sur l'emplacement de la maison où demeuraient Jean Chatel un monument en forme de pyramide. Cette pyramide, haute de vingt pieds, présentait quatre faces. Chacune d'elle fut ornée d'une inscription en lettres d'or où l'on pouvait lire :

En mémoire de la conservation du très-bon et vaillant prince Henri IV, et de l'attentat horrible commis sur sa personne, par un parricide exécrable, infecté de la doctrine empoisonnée de cette secte impie qui a appris aux peuples à tremper leurs mains dans le sang des saints du Seigneur.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est le Parlement de Paris.

Voulez-vous maintenant le témoignage d'Henri IV en personne ?

A l'instant, le misérable a été pris, et après avoir voulu un peu désavouer le fait, incontinent après, il l'a avoué sans aucune force. Il ne s'est encore rien pu tirer de lui, sinon qu'il a été nourri trois ans au collège des Jésuites, où l'on présume qu'il a reçu cette bonne instruction.

Ne poussons pas plus loin, ces quelques extraits suffisent et au-delà pour démontrer quels sont les premiers maîtres de la politique d'assassinat et de régicide.

Seulement nous serions curieux de connaître quelle figure feraient le bon Henri IV s'il voyait ses flûtes acorinées à la « secte impie » et à la cabale maudite, « qui savait si bien jouer du couteau contre sa personne.

(1) Nous empruntons ces citations à l'ouvrage de M. Ferrer sur le jésuitisme.

L'AMOUR DES GENDARMES

Le général Borel aime les gendarmes, nous les aimons aussi. Seulement, il y a plusieurs manières d'aimer les gendarmes.

Nous aimons les gendarmes lorsque, faisant consciencieusement leur métier d'agents de la force publique, ils poursuivent les coquins, arrêtent les assassins et les voleurs, et viennent à la sécurité sociale.

Dans ce cas là, le gendarme devient un personnage éminemment respectable, devant lequel nous n'hésiterons jamais à tirer notre chapeau. Le gendarme est plus qu'un homme, en effet, c'est une institution, un ange gardien en bottes fortes. — Très-bien, adorons les gendarmes !

Mais, quand le gendarme, sortant de ces attributions essentiellement tutélaires, met son chapeau et son sabre au service d'une coterie politique; quand le gendarme, épousant la cause de l'ordre moral, abandonne la poursuite des gredins pour la poursuite des candidats, des colporteurs et des journaux républicains ;

Quand Pandore, en un mot, se fait grand électeur, dresse des procès-verbaux à tort et à travers, exerce des perquisitions jusque dans les caissons de voitures particulières, sous le prétexte d'y découvrir des brochures subversives...

Alors, nous n'aimons plus le gendarme, nous trouvons que le gendarme se mêle de ce qui ne le regarde point, abuse de sa culotte de peau, et fait dégénérer en manœuvres abusives et vexatoires en manœuvre de sécurité publique.

Telle est la différence qui existe entre le général Borel et les républicains, touchant l'amour des gendarmes.

M. Borel aime les gendarmes en tout et partout, et nous avons admiré l'autre jour avec quel échauffement il défendait le corps de la maréchaussée contre des critiques fort anodines d'un député de la gauche.

M. Levavasseur avait à se plaindre des procédés abusifs d'un gendarme...

Vous attaquez la gendarmerie s'est écrié le fougueux ministre de la guerre. — Je ne le souffrirai pas. — Je me garderai de déplacer l'ombre d'un gendarme, et, s'il faut se soumettre ou se démettre, je me démettrai, mais ne me soumettrai pas.

Bon Dieu que de grands mots pour si peu de chose ! On ne s'attendait point à pareille algarade, et il faut croire que les applaudissements de la droite ont surexcité outre mesure l'ardeur de l'honorable général.

Par suite de cette illusion d'optique qui, à la simple vue d'une servante d'auberge, faisait croire à un voyageur qu'en France toutes les femmes sont rousses, le général Borel, entendant blâmer les excès de zèle d'un gendarme, s'est dit avec terreur : —

celui de la chute prochaine de la République qui est la cause de tous nos maux. Il importe d'agir et de confier nos destinées à la vigilance, que dis-je ! à l'action d'une commission sincèrement conservatrice. Si, au moment de procéder à cette grave mesure, il se trouvait par hasard quelques émules des Duval, des Dupont, des de la Fauconnerie, qui ont trahi la cause sacrée de l'ordre, je leur dirais « qu'ils sortent ! Vade retro satanas ! » (Applaudissements prolongés).

M. Paul de Cassagnac. — Je proteste au nom de mon parti contre les dernières paroles du préopinant, paroles que je qualifierai d'allusion injurieuse. Il n'y a point de traites parmi nous. Les traites sont les Cabibel des sacristies, qui crient devant les préfets de la Marianne : « Vive la République ! » (Tumulte et cris intifibles).

M. Dupanloup. — Permettez-moi, en ma qualité de ministre du Dieu de paix, de faire appel à vos sentiments de concorde. La tour de Babel et la fournaise de Daniel sont des exemples que la Providence a ménagés autrefois pour inliquer aux futures assemblées débattantes leurs principaux écueils. « Toute maison qui est divisée péra » a dit la Sagesse divine. Songez aux funestes conséquences de vos divisions; imprégnez-vous plutôt, en combattant pour le bien, de l'esprit de sacrifice de la pucelle Jeanne. (Signes nombreux d'adhésion.) Nommez de suite votre commission de surveillance; la mesure est si urgente, que je ne réclamerai pas même le préambule d'un *Veni creator*. Il nous reste à peine le temps de fixer en quelques mots les devoirs du mandat confié aux délégués de ladite commission.

M. Chesnelong. — C'est bien simple : 1<sup>o</sup> Circovénir le maréchal, lui inculquer de l'aversion pour le ministère Dulaure et Cie, et le pousser à un nouveau 16 mai ; 2<sup>o</sup> propager par la presse et les brochures des bruits alarmants sur les projets du parti républicain ultérieurs à la durée de l'exposi-

On attaque tous les gendarmes. — On monte à l'assaut de la gendarmerie : A la garde !

Et tous les journaux conservateurs, emboitant le pas, s'empressent de répéter avec un ensemble touchant : — Au secours ! la patrie, c'est-à-dire la gendarmerie est en danger !

Il n'est pas besoin de longues réflexions, n'est-ce pas, pour se remettre d'une aussi chaude alarme. Nous ne parlons pas, bien entendu, des déclamations réactionnaires dont la mauvaise foi ne mérite pas la discussion.

Mais, quand le général Borel aura repris son sang-froid, quand il ne sera plus sous le coup de l'émotion inséparable de la tribune, il reconnaîtra, sans doute, que sa tendresse pour les gendarmes a quelque chose d'exagéré, quand il prétend les absoudre de tous méfaits et déclarer leurs procès-verbaux aussi inviolables que les brefs du pape.

L'amour est aveugle, nous le savons, mais si l'amour pour les gendarmes devait avoir un bandeau sur les yeux comme le Cupidon antique, — avouons que ce serait là une passion bien malheureuse.

Aimons les gendarmes, tant que vous voudrez, mais aimons les pour leurs qualités et non pour leurs écarts.

En ce qui touche la situation parlementaire du ministre de la guerre, nous ne pensons pas qu'il vaille la peine de l'ébranler pour un aussi mince incident.

Mais qu'il y prenne garde, les passions mal réglées sont cause de bien des accidents. — Espérons que le général Borel ne fera jamais dire de lui : Il aimait trop les gendarmes ; c'est ce qui l'a tué !

LE CATACLYSME

Un cataclysme nous menace ! Les capucins le prédisent dans leurs sermons, et les bons bourgeois terrifiés, se le répètent après boire, le dos au feu, le ventre à table. Ce sera terrible, et le jour fatal n'est pas loin. L'Exposition universelle est faite : hélas ! elle réussit ; il y aurait mauvais goût maintenant à tenter d'en compromettre le succès. Mais attendez, et vous verrez la belle danse !

Ce Dieu, qui est un Dieu de paix et de bonté, réserve à la France des catastrophes sans nombre, histoire de lui donner une petite leçon et de la ramener dans la bonne voie.

Que de symptômes avant-coureurs de la tempête ! Assurément cela ne peut durer longtemps ainsi. Petit à petit, notre pauvre pays se désorganise ; les maux s'entassent sur les maux.

N'ont-ils pas réduit l'affranchissement des lettres à dix sous centimes, le prix des Français ayant des idées malsaines, c'est tout simplement leur en facilitant l'expansion ; c'est le poison s'infiltrant partout.

Et les chemins de fer, l'achèvement du réseau ! Voilà-t-il pas un ministre des travaux publics qui s'est mis dans la tête d'en faire

gloire. Vous n'avez qu'à frapper du talon, et des légions vous suivront. Bran !..

Le maréchal Canrobert. — Je ne puis m'occuper que de ce qui intéresse la France, ce à quoi je crois avoir quelques droits par mes travaux, mes sentiments...

Voix nombreuses. — Eh bien ! Il s'agit de l'intérêt le plus cher de la France. Pas de refus. Vous êtes nommé, et souvenez-vous du...

Le maréchal Canrobert. — Non Messieurs, souffrez que je résiste à vos instances ! mes cheveux... je veux dire mes lauriers appartiennent à l'histoire, et je n'ai point le désir d'en augmenter le bagage. Mais s'il vous faut un homme...

M. de Fourtou. — Sans doute il nous le faut !

Le maréchal Canrobert. — ... qui soit à la hauteur de votre tâche, un homme véritablement imbû des grands principes d'un temps regretté.

Plusieurs voix. — Oh oui !

Le maréchal Canrobert. — Messieurs, Saint-Arnaud est mort.

Cassagnac. — Quels souvenirs !

Le maréchal Canrobert. — De Morny l'a suivi dans la tombe.

Robert Mitchell. — Hélas ! (On entend des sanglots).

Le maréchal Canrobert. — Mais il vous reste Maupas !

— On signale à l'horizon un nouveau projet de loi de nature à grever les finances de la République. Il est manifeste qu'il devient urgent d'agrandir les bâtiments que l'Etat possède à Charenton.

Il a bien pu se rencontrer quelques bourgeois conservateurs, nés respectueux, disposés à aller faire leurs génuflexions devant une Altesse princière ; il a bien pu se trouver quelques survivants *rari nantes...* de l'ordre moral, empressés à offrir leurs hommages au grand meneur de la politique de combat, — mais nous avons de fortes raisons de croire que tout cela n'est pas sorti du domaine des platitudes banales.

Quel que puisse être le désir de M. de Broglie de recommencer une autre aventure, il n'est pas assez naïf pour choisir Lyon comme siège de ses opérations.

Une ville où l'on nomme des députés républicains avec 50,000 voix de majorité serait un quartier général dangereux pour les secrétaires de la politique de combat.

Aussi, ne nous laissons pas aller à des fantômes de conspiration, qui existent, peut-être, — mais partout ailleurs qu'à Lyon, la chose est sûre. — A moins de supposer que les chefs de l'union conservatrice aient complètement perdu la tête.

— 0 —

A ce propos, nous sommes autorisés à démentir le bruit que M. le duc d'Aumale aurait laissé, sur la cheminée de sa chambre, une somme de dix mille francs destinée aux pauvres de la ville.

La générosité bien connue de la famille d'Orléans aurait pu donner quelque créance à cette rumeur, mais des renseignements certains nous permettent d'affirmer que son Altesse Royale s'est bornée à une prodigalité de trente-cinq centimes pour le service de l'Hôtel.

— 0 —

Autre incident Lyonnais. Au banquet annuel de la Société de tir, on a remarqué l'abstention calculée des autorités militaires de Lyon, qui n'ont pas daigné assister à un repas où elles se trouveraient exposées à coudoyer le préfet du Rhône et les présidents de nos conseils élus.

Ces accointances ont paru compromettantes ou désagréables à nos grosses épaulettes qui n'aiment pas à se commettre en mauvaise compagnie.

Nous comprenons ces sentiments délicats, quoiqu'on n'ait pas eu l'occasion de les remarquer quand il s'agissait des préfets Ducrest et Vallavieille.

Mais ce que nous comprenons moins, c'est que le Président ou le Conseil d'administration de la Société de Tir se mettent en frais d'amabilité et de courtoisie vis-à-vis de personnages qui y répondent si mal.

C'est sans doute un grand honneur de recevoir à sa table les vainqueurs de plusieurs grandes batailles dont les noms nous échappent, mais encore ne faudrait-il pas que ce désir vous exposât à des camouflets pénibles.

Nous espérons bien que l'an prochain M. Chabrières qui préside aux destinées de la Société de Tir, saura mettre à profit cette petite mésaventure.

— 0 —

Ne quittons pas les diners sans dire un mot des réceptions que prépare le ministère de l'Intérieur pour les municipalités françaises.

Moins fier que le général Bourbaki M. de Marcère se propose de recevoir à sa table, du 11 juin au 22 octobre, les maires des principales villes de nos quatre-vingt-six départements.

Cela fera une trentaine de diners espacés de huit jours en huit jours, sans compter bien entendu les réceptions accoutumées.

Vous voyez que par ce temps d'exposition et de fêtes publiques, nos Excellences ont besoin d'avoir de l'estomac.

Comment se fait-il que parmi tous les docteurs-médecins de la Chambre, il ne s'en soit pas trouvé un seul pour proposer un crédit affecté au traitement des gastralgies ministérielles.

Il nous semble que le besoin s'en fera sentir après tant de galas !

— 0 —

Encore un officiel à la mer ! M. Fourcade, député invalidé de l'arrondissement de St-Pons, annonce à ses électeurs qu'il ne se représentera pas à leurs suffrages.

Pour lui l'invalidation est un titre d'honneur, et il s'en contente.

Pas difficile, M. Fourcade. Mais que voulez-vous, il faut bien trouver le moyen de dire que les raisins sont trop verts !

— 0 —

Un incident bien comique de l'attentat contre Guillaume. L'ambassade du Maroc, voulant exprimer sa douleur, s'est réunie autour de son chef en poussant de telle clameur, que le dit chef en est tombé malade lui-même et a dû se mettre au lit.

Qui aurait pensé que ces Africains fussent si tendres !

Si leur ambassadeur succombe à son saisissement, il faudra faire relire ce marocain au beau de chagrin.

ZÈDE.

## SUS AUX FRANCS-MAÇONS

Périodiquement, à des époques déterminées comme les crues des fleuves ou les duels de Cassagnac fils, les cléricaux se mettent à manger du franc-maçon.

Un évêque est-il à bout d'idées ; les fléaux qui s'abattent sur la France lui semblent-ils trop rebattus, et ne trouve-t-il rien à fourrer dans son mandement ? Vite un réquisitoire foudroyant contre la franc-maçonnerie.

Un sous-Veuillot s'aperçoit-il du fond de quelque sacristie que la copie va manquer à sa feuille de chou ? A grands coups de ciseaux il taille dans l'*Univers* une tartine bien sentie contre les « éternels ennemis de l'autel et du trône. »

Les francs-maçons ! quelle ressource pour le prédicateur menacé de rester court, et à qui ne vient pas même la citation latine d'usage, destinée à le remettre dans le bon chemin !

Si le franc-maçon n'existait pas, il faudrait l'inventer, pour la plus grande joie de la gent dévote qui trouve là une éternelle tête de Turc. Et jamais elle ne se lasse de taper dessus.

Le centenaire de Voltaire offrait une occasion superbe de relancer dans la circulation les antiques ponts-neufs contre la franc-maçonnerie. On n'a eu garde de la laisser échapper.

Voltaire, sur la fin de sa vie, se fit recevoir maçon à la loge des *Neufs-Sœurs*. Ce fut un honneur pour Voltaire, et ce ne fut pas un déshonneur pour la société dans laquelle il entra si tardivement. Lui qui avait passé sa longue carrière à prêcher et à pratiquer la tolérance, appartenait de droit à une société dont tout le secret et tout le mystère consistent précisément dans cette tolérance si peu du goût de messieurs les bigots.

Aussi, avec quel ensemble ils ont rendu les francs-maçons solidaires de tous leurs méfaits, imputés au vieil Arouet. Cesont eux qui ont fait la *Pucelle* ; eux qui ont fait des mamours au roi Frédéric II ; eux encore qui ont crié : Ecraisons l'infâme ! (Sous-entendu : la superstition).

Gens accommodants et de bonne pâte, ces grands criminels ne se défendraient contre ces accusations que par un sourire, accompagné d'un haussement d'épaules, si toutefois on les rendait également solidaires des services signalés que Voltaire a rendus.

Les éloquentes plaidoyers en faveur de Calas, de Sirven, du chevalier de la Barre ; le fanatisme et le despotisme combattus sous toutes leurs formes, la liberté invoquée, la tolérance pratiquée, le bon sens et la raison pris pour arbitre en toutes choses ; eh ! ma foi, cela vaut bien à l'actif d'un homme et d'une société les titres de gloire de la compagnie de Loyola : par exemple, le régicide, élevé à la hauteur d'une institution, Ravail-lac et Jacques Clément, les Dragonnades et la Congrégation.

Voltaire, littérateur, brille d'un certain éclat à côté de Nonotte et de Patouillet, voire même de l'abbé des Fontaines.

Les mystères des francs-maçons ne sont peut-être pas aussi noirs que ceux du Gesù ; leurs cérémonies ne sont pas plus ridicules que certaines cérémonies religieuses.

Et, tout compte fait, si un honnête homme demande jamais l'extermination des francs-maçons, nous promettons de nous joindre à lui quand nous aurons obtenu l'abolition des Jésuites.

## LA LÉGENDE CONTINUE

La légende du pape prisonnier au Vatican continue.

Il semblait qu'avec la mort de Pie IX on en finirait avec cette rengaine du chef de l'Église catholique tenu aux fers par le roi usurpateur des États pontificaux. Au lendemain des funérailles de cet illustre et respectable entêté, on avait espéré que le nouvel élu de la tiare romaine se montrerait de composition plus facile et serait moins prompt à rompre en visière avec le sens commun. D'un côté le fils de Victor-Emmanuel et ses ministres affirmant le maintien et la sincère exécution de la loi des garanties, de l'autre le cléricisme à outrance subsistant un échec manifeste au sein du conclave, tout semblait annoncer que l'ère des bouderies était finie et que celle des accommodements allait commencer. Quelle brillante aurore n'avait-on pas fait miroiter aux yeux des catholiques modérés, en proclamant les dispositions libérales de Léon XIII ! C'est à tort que l'on avait pensé qu'un prélat, souple et moudain dans ses fonctions diplomatiques, doux et bienveillant dans son administration diocésaine, conserverait un tempérament véritablement chrétien sur la chaire de St-Pierre.

On avait compté, hélas ! sans le *non possumus* légué par Pie IX à son successeur. On avait compté, surtout sans les taupinières jésuitiques qui ensèrent le Vatican et le tiennent clos contre toute tentative d'accès de l'esprit de tolérance moderne.

Il en est, en effet, des congrégations de Rome comme des ministères en France : elles sont peuplées d'une multitude de hobereaux en robe courte qui font trafic de l'intransigeance cléricale et poussent à la réaction avec un ensemble parfait. Par la force des institutions dont son pouvoir est entouré, par la pression des mille et un conseillers, y compris Veuillot et Dupanloup, aussi pieux qu'intriguants, qui l'assiègent à toute heure, le pape ne s'appartient pas. Il porte la tiare, mais la noire camarilla du *Syllabus* tient les rênes de son gouvernement, et même celles de son carrosse.

Il n'y a rien de changé au Vatican que le nom du pape. On y parle des temps sombres et des épreuves douloureuses. On y fulmine contre l'impie et l'esprit de Satan ; on y accueille les pèlerins, et on y débite Voltaire, tout comme au bon temps de l'exilé de Gaète. Le révérend père Curci aide lui-même à la confection des jérémiades du sérénissime captif. On apporte de loin au Saint-Père des bourses pleines d'or, de même que l'on voit parfois des personnes charitables déposer une aumône dans les trones installés aux portes des prisons, et la légende continue.

Le pape Léon XIII ne donnera point de bénédiction du haut du balcon de Saint-Pierre, pas plus que Pie IX ;

Le pape Léon XIII n'ira point en carrosse à travers les rues de Rome et ne bénira point les *signoras* agenouillées sur son passage, pas plus que Pie IX ;

Le pape Léon XIII n'ira point, pendant l'été, respirer l'air pur et vivifiant de Castel Gondolfo, fut-il asthmatique, lymphatique, hydrogique, diabétique ou anémique au suprême degré, pas plus que Pie IX.

Les sentinelles du Vatican et du Quirinal continueront de se regarder de travers, en chien et chat au service de maîtres irréconciliables.

Ne faut-il pas que la légende du cachot du Saint-Père suive son cours, et que l'infailibilité papale, dont le souvenir glorieux s'attache à la personne de Pie IX, ne soit pas immédiatement reniée sous le règne de Léon XIII ? N'est-il pas absurde de supposer un instant que la papauté peut passer par les phases des gouvernements humains et se transformer comme un empire absolu en monarchie libérale, comme une monarchie libérale en république conservatrice.

C'est des papes qu'il est vrai de dire : ils se suivent et se ressemblent.

Le pape Léon XIII reste donc prisonnier au Vatican. Mais il est avéré qu'il est seulement prisonnier des Jésuites !

## RÉPONSE A M. DE LAPRADE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

par un homme de rien, pas même académicien

Vous avez sur le 30 mai  
Lancé vos vers comme un tonnerre,  
Puisque de Voltaire acclamé  
Il amenait le centenaire.

Mais comment ne voulez-vous pas  
Qu'on fête le terrible athlète ?  
Patouillet sur tous a le pas ;  
Nonote relève la tête ;

Veuillez verse chaque matin,  
Les cuisinant de ses mains lourdes,  
Ses injures de sacristain  
Et se vautrer dans l'eau de Lourdes ;

Perfide comme un flot qui dort,  
Tel prélat, sénateur à vie,  
En tournant les yeux vers Frostdorff,  
Donne la main à de Broglie.

Voltaire clouait au poteau  
Alacoque et les dragonnades,  
Nous avons Louise Lateau  
Et pas mal de capucinades.

Proclamant les droits de l'esprit,  
Il se moquait de la sottise ;  
Je connais maint sage qui rit  
Encor de l'humaine bêtise.

Voltaire se raillait un peu  
Des prodiges de l'écriture,  
On fabrique dans certains lieux  
Des miracles d'après nature.

« Rome d'abord, la France après ! »  
Chantent nos dévots en démençe.  
Voyant leur haine du progrès,  
— Est-ce la nuit qui recommence ?

Se dit le penseur attristé,  
Alors il retourne à Voltaire,  
Dont le rire fait de clarté,  
Sonne comme un clairon de guerre.

Dans son œuvre la ronce aux fleurs  
Se mêle, qu'on le lui pardonne !  
A la vierge de Vaucouleurs  
Il aurait porté sa couronne,

S'il eût vu Metz voilé de deuil  
Et la Lorraine violée,  
Et l'Alsace dans son linceul  
Refusant d'être consolée.

Aussi, nous que le malheur prit,  
Laissons cette absurde querelle ;  
De Voltaire gardons l'esprit,  
Avec le cœur de la Pucelle.

Monsieur de Laprade, avec nous  
Saluez donc le Centenaire,  
Et nous crions tous avec vous :  
— Vive le roi... le roi Voltaire !

## THEATRES

GRAND-THÉÂTRE. — Ce n'était pas la peine assurément... non pas de changer le gouvernement, mais de rouvrir le Grand-Théâtre pour y faire jouer la machine intitulée : *Un Drame au fond de la mer*. Cette pièce, mortellement ennuyeuse et insipide, d'une intrigue absolument dépourvue d'intérêt, ne possède pas même le mérite de la plupart des drames, à savoir d'exciter, dans quelques passages, la glande lacrymoïde des âmes sensibles. Une irréprochable mise en scène ne sauverait peut-être pas ce fastidieux ouvrage des dédains du public. Or, sous prétexte de décors, de tableaux à effets, on nous a exhibé des toiles déteintes, malpropres,

en lambeaux et en loques. C'est pitoyable et ridicule.

L'interprétation est au niveau du drame et de ses décors. Il eût été, du reste, malaisé à des artistes, voire de valeur, de tirer un parti quelconque de cette insanité. Mentionnons pourtant M. Legrenay, n'appartenant pas à notre troupe, qui a su créer un assez bon type de marin, et dont le jeu déride parfois, — non sans besoin — les malheureux amateurs égarés dans la salle.

Inutile d'ajouter que dès la troisième représentation, les recettes atteignaient à peu près celles de *Robert-le-Diable*, chanté par M. Mierzwinski.

Vite, que la Direction qui s'est trompée grossièrement en montant cette turpitude, s'empresse de la supprimer. A la rigueur qu'on pousse ces représentations jusqu'aux fêtes de Pentecôte, dans le cas où la pluie obligerait les promeneurs à se réfugier quelque part — et qu'il ne soit plus question du *Drame au fond de la mer*, même pour mémoire.

Titulaire de deux salles, M. Aimé Gros se résoud avec peine à en clore une complètement pendant l'été. Ce serait pourtant le parti le plus sage à prendre, et la seule pièce dont le succès soit assuré, dont les recettes sont le moins incertaines, à notre avis, c'est : *R. lèche* jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.

Nous mettons en fait que, même avec une féerie nouvelle, agrémentée des ballets les plus luxueux, des décors les plus brillants, des trucs les plus merveilleux, c'est-à-dire, montée avec des frais considérables, — il y aurait huit chances sur dix pour que la Direction ne rentrât pas dans ses déboursés, et encore en enlevant chaque soir aux Célestins une partie de leurs spectateurs.

L'expérience a maintes fois démontré que, durant la saison d'été, un seul théâtre est largement suffisant à Lyon ; — deux vivent déjà péniblement pendant l'hiver. — M. Aimé Gros agira donc prudemment et au mieux de ses intérêts, en bornant ses efforts à attirer tous les jours aux Célestins le public amateur de spectacles, et à l'y ramener par sa bonne composition et la variété de ses affiches et du répertoire. Un bon théâtre ouvert vaut mieux que deux théâtres entrebâillés.

Célestins. — En même temps que M. Belliard et M<sup>lle</sup> Montbazou subissaient avec succès, naturellement, leur dernière épreuve dans les *Bons Villageois*, le remplaçant de M. Delorme, en qualité de premier amoureux, apparaissait pour la première fois dans cet ouvrage. Pourquoi M. D'Albert (Hyacinthe), ainsi se nomme le nouveau venu, est-il plutôt premier que second amoureux, jeune troisième rôle de drame ou grande utilité, emplois qui lui conviendraient au moins autant que celui dans lequel il a débuté ?

M. D'Albert n'a rien ou presque rien du premier amoureux ; il est froid, glacial, plutôt guindé, compassé, terne, et par-dessus tout insupportable à entendre, grâce à sa voix plate, et à la fatigante manie qu'il possède d'accrocher chaque mot comme un écolier apprenant à lire et de scander chaque syllabe sur le même ton langouissant et uni-forme. Si M. D'Albert est par hasard admis, ce qui nous surprendrait médiocrement, eu égard à la colossale bonhomie du public, cette année, nous voici avec d'agréables soirées de comédie en perspective !

Mercredi, première représentation de *Niniche* pour le second débuts de M<sup>lle</sup> Belliard et le troisième de M. Noblet, acceptés sans conteste, bien entendu. La pièce de MM. Hennequin et Millaud est, au fond, amusante et drôle, en dépit de quelques scènes traînant un peu en longueur. Le deuxième acte est le meilleur. Par exemple les mots lestes et à double sens n'y manquent guère, ils y abondent même trop, et il s'y trouve pas mal d'expressions grossières fort déplacées, selon nous. A la décharge des auteurs, on peut arguer que *Niniche* fait partie de cette catégorie de pièces destinées à un public spécial, le public des boulevards de Paris qui, paraît-il, n'éprouve pas autant que nous autres provinciaux le besoin d'une honnêteté relative dans le dialogue théâtral.

*Niniche* a également un autre défaut original ; chacun de ses rôles avait d'avance son interprète ; tel effet convenait à M. Dupuis, tel jeu de scène était pour M. Baron ou M. Lassouche, telle chanson était écrite pour M<sup>lle</sup> Judic, etc... Sans prétendre que les artistes des Célestins auxquels sont échus les principaux personnages les aient tenus d'une façon irréprochable, l'ensemble est bon, et sera meilleur quand tout le monde jouera avec plus d'entrain et moins d'hésitation. M<sup>lle</sup> Belliard et Simane, MM. Belliard, Didier et Noblet ont fait de leur mieux, et ce mieux n'est pas trop l'ennemi du bien.

Les bonnes résolutions de M. Aimé Gros durent peu ; après avoir carrément refusé ses théâtres à la troupe vagabonde qui promène de ville en ville les *Fourchambault*, il a cru devoir traiter avec l'impressario de la susdite et accorder le Grand-Théâtre. Dans la campagne qu'il semblait vouloir, à juste titre, entreprendre contre l'exploitation des théâtres de province, par les auteurs et les marchands de droits d'auteurs, M. Aimé Gros était certain d'avoir pour lui la presse et la majorité du public ; mais notre directeur a capitulé sans avoir combattu et a préféré donner raison aux troupes nomades. Du moment où les principaux intéressés acceptent les conditions léonines que leur imposent MM. les auteurs dramatiques et leurs agents, nous n'avons qu'à nous incliner en regrettant presque que ceux-ci n'abusent pas davantage de leurs droits.

Concert Bellecour. — Il est fâcheux que la pluie se mette trop souvent en travers des soirées musicales de M. Maugin, qui mériteraient un meilleur sort. — Nous avons pu constater, en effet, un progrès très-réel dans l'orchestre de Bellecour. Grâce à l'adjonction de nos meilleurs solistes du Grand-Théâtre et notamment d'un très-remarquable piston, M. Lacoste, les exécutions laissent peu à désirer, et elles offrent parfois un attrait véritablement artistique.

Nous souhaitons sincèrement que les belles soirées permettent à M. Maugin et à ses excellents artistes de recueillir le fruit de leurs efforts, et de jouer pour d'autres amateurs que pour les grenouilles.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable

A. ALRICY.

Lyon.—Imp. LABAUME c. Lafayette, 5, A. ALRICY succ

